

CAMUS vu par...

Eugène IONESCO, *Notes et Contre-Notes* (1962).

Je pense à Camus : j'ai à peine connu Camus. Je lui ai parlé une fois, deux fois. Pourtant, sa mort laisse en moi un vide énorme. Nous avons tellement besoin de ce juste. Il était, tout naturellement, dans la vérité. Il ne se laissait pas prendre par le courant ; il n'était pas une girouette ; il pouvait être un point de repère.

Jean GRENIER, *Carnets* (1991)

Il est important de connaître son enfance. Le langage a été pour lui une conquête : son oncle quasi muet, sa mère qui ne parle pas, la grand-mère au langage utilitaire... Albert Camus a voulu parler pour eux. Les lectures, les études ont été pour lui une révolution : il a eu pour le langage le respect et l'amour dus au sacré.

CAMUS, préface de *L'Étranger* (1942), pour l'édition américaine (1955)

J'ai résumé *L'Étranger*, il y a très longtemps, par une phrase dont je reconnais qu'elle est très paradoxale : *Dans notre société, tout homme qui ne pleure pas à l'enterrement de sa mère risque d'être condamné à mort. Je voulais dire seulement que le héros du livre est condamné parce qu'il ne joue pas le jeu.* (...) On ne se tromperait donc pas beaucoup en lisant dans *L'Étranger* l'histoire d'un homme qui, sans aucune attitude héroïque, accepte de mourir pour la vérité. Meursault pour moi n'est donc pas une épave, mais un homme pauvre et nu, amoureux du soleil qui ne laisse pas d'ombres. Loin qu'il soit privé de toute sensibilité, une passion profonde, parce que tenace l'anime, la passion de l'absolu et de la vérité. Il m'est arrivé de dire aussi, et toujours paradoxalement, que j'avais essayé de figurer dans mon personnage le seul christ que nous méritions. On comprendra, après mes explications, que je l'aie dit sans aucune intention de blasphème et seulement avec l'affection un peu ironique qu'un artiste a le droit d'éprouver à l'égard des personnages de sa création.



Henri Cartier-Bresson, agence Magnum (1947)

A la question du journaliste algérien à Stockholm (1957), Camus répond :

" En ce moment, on lance des bombes dans les tramways d'Alger. Ma mère peut se trouver dans un de ces tramways. Si c'est cela la question, je préfère ma mère à la justice ".

Interview de Yasmina KHADRA à L'Humanité, 27 / 06/ 2011

Pourquoi a-t-on reproché à Camus de vouloir « défendre sa mère avant la justice » ?

Yasmina Khadra : Je ne peux pas réduire Camus à une phrase. Nous sommes tous des êtres humains, et quand on est harcelés on peut réagir sans réfléchir. Ce sont généralement des réactions assez violentes qui trahissent un peu le ras-le-bol de certains auteurs qui déploient tout un art pour essayer de convaincre. Certains préfèrent dévier de la véritable vocation d'un auteur pour l'installer sur un terrain miné, comme le terrain de la politique. Je connais très bien ce phénomène, je le subis tous les jours. Malgré mon travail d'écrivain, on essaie toujours de m'occulter derrière un uniforme ou derrière une position politique. Je crois que chaque homme a le droit d'avoir une réaction propre à lui, mais quand il s'agit d'écriture, Camus devient tout à fait autre chose. C'est une magnificence, même si ce qu'il écrit sur l'Algérie n'est pas exactement ce que je ressens. Cette phrase a été travestie et sortie de son contexte.

Que voulez-vous dire quand vous dites que dans le personnage de l'arabe il y a quelque chose de mal perçu ?

Y. K. : A son époque, il ramenait tous les autochtones à l'Arabe alors que le peuple algérien était composé de Berbères, de Touaregs, d'Arabes, de juifs... Il voyait juste l'Arabe. C'était vraiment réduire l'univers de l'autochtone à un personnage imprécis, insaisissable. C'est ce que je lui reproche véritablement, de n'avoir pas su accéder à la culture et à la personnalité des gens non Européens.

Pensez-vous que Camus n'a pas assez développé ses propos sur l'Algérie ?

Y. K. : Camus défendait son Algérie. C'était son droit le plus absolu. Il était né en Algérie et il n'avait pas d'autre patrie. Il ne savait pas comment, mais il tenait à la garder et à un certain moment, il a même pensé à la partager avec les autochtones. Il se trouve qu'il était tellement harcelé, tellement sollicité, qu'il était dépassé un peu par son rôle. Il ne se voyait plus comme un écrivain mais comme une espèce de panacée. C'était lui la solution, et aucun homme ne peut être la solution. Il faut aussi situer Camus dans son contexte. C'était un écrivain qui était extrêmement jaloué par Paris, par les Parisiens et tellement incompris par les siens. Il s'est retrouvé tout seul contre des moulins à vent. C'était le Don Quichotte d'une époque, et il a été passablement maladroit.

Pensez-vous qu'il aurait dû plus s'exprimer sur l'Algérie ?

Y. K. : Il s'est exprimé sur l'Algérie, mais la sienne ! Il ne s'est pas exprimé sur l'Algérie dans sa complexité, dans sa majorité. Il était tout simplement du côté européen. En Algérie il reste quand même controversé parce qu'on lui en veut d'avoir été l'incarnation d'une conscience, et que cette conscience n'a pas été à la hauteur de sa mission. On le disait humaniste, il ne l'était pas : il n'arrivait à percevoir les autres Algériens, qui n'étaient pas de son origine et qui n'étaient pas de sa confession.

Maïssa BEY in *Le Nouvel Observateur*, 05 janvier 2010 : Camus l'algérien ou l'étranger ?

"Camus fait partie des écrivains qui ont le mieux chanté la terre. En tant qu'écrivain, je puise ma sève dans les mêmes évidences : la lumière, l'ombre, la terre, la mer. Il écrivait l'Algérie comme personne ne l'a jamais écrit. Il a chanté ce pays qui le nourrissait et qui faisait de lui ce qu'il était. L'influence de la terre, sur lui et sur son écriture n'est plus à démontrer. On a souvent reproché à Albert Camus l'absence du peuple algérien qu'il côtoyait. Dans ses textes de fictions et particulièrement dans "L'Étranger" et dans "La Peste", qui se situaient l'un à Alger, l'autre à Oran, on constate que les Arabes sont absents ou alors qu'ils ne sont que de vagues allusions. Cela a été retenu à charge contre Camus, disant qu'il niait leur existence. Mais si on essaye de comprendre la présence fugitive des Algériens, il faut se poser la question de la réalité telle qu'elle était vécue à ce moment-là. Les Algériens et les Français se côtoyaient, mais il y avait une frontière réelle. Les textes de Camus correspondent exactement à ce qui se passait à ce moment-là. Les passerelles entre les deux peuples étaient rares. Elles étaient le fait d'intellectuels seulement. Il y avait très peu de contacts. (...)

Dans ses "Carnets", véritable mine d'or, on se rend compte que les Algériens étaient beaucoup plus présents qu'on a bien voulu le dire. On y découvre un Camus révolté par l'indignité de la situation des Algériens, surtout lorsqu'il décrit la situation en 1945 juste après les événements de Sétif. Et c'est une analyse qui ne fait aucune concession au fait colonial. Il évoque les tickets de rationnement en période de guerre, en expliquant que la ration de pain octroyé au Français était supérieure à celle d'un Algérien. Il avait une inconscience aigüe de l'injustice de la situation. Et dans son engagement d'homme, d'écrivain et de philosophe, je pense qu'il n'était pas insensible à cela. C'était un homme profondément meurtri par la violence aveugle de son pays pendant la guerre, et on sait comment Camus condamnait la violence, au contraire de Sartre. Il était déchiré, écartelé. La fameuse phrase retenue à charge contre lui, était un cri du cœur, qui ne résumait pas son engagement, mais l'état dans lequel il était. Aujourd'hui, beaucoup d'Algériens peuvent se reconnaître dans cette phrase. Et ils sont d'ailleurs beaucoup à l'admettre. Mais pendant longtemps, il y a eu une incompréhension. L'écartèlement de Camus était difficile à accepter. Il a été rejeté par ses deux communautés d'appartenance. Les Français et les Algériens lui ont reproché son manque d'engagement pour l'une ou l'autre des deux parties. Et ce qui d'ailleurs l'a conduit à se murer dans le silence, tant il le vivait mal. Et pourtant, quand on lit ses textes, on devine qu'il adhérerait totalement aux revendications des Algériens. Ce qui le gênait c'était les méthodes et les moyens.

Aujourd'hui la place de Camus en Algérie est ambiguë. (...) Beaucoup d'intellectuels algériens le revendiquent comme faisant partie du patrimoine, particulièrement chez les écrivains. Mais j'en doute. Si Camus faisait partie du patrimoine, concrètement cela voudrait dire qu'il y aurait une rue Camus, un lycée Camus, une place Camus. Il n'y en a pas. Je ne crois pas que l'Algérie est prête à le reconnaître. Et pourtant, quand on voit le nombre de titres d'ouvrages qui s'intitulent "Camus l'Algérien", je me dis qu'il y a un désir profond de se réapproprier cette voix, ces mots. Les choses évoluent. (...) Pour moi, Camus est algérien parce que c'est quelqu'un de lié à la terre qui l'a vu naître. C'est une évidence qu'on ne peut pas nier. Camus a été forgé par la lumière de cette terre, par ses contradictions. Et il le dit lui-même dans tous ses textes. On sent qu'il ne peut pas se situer ailleurs. Il disait, et j'aime beaucoup cette phrase : *Je ne pourrai jamais vivre en dehors d'Alger. Jamais. [...] Ailleurs je serais toujours en exil* ».